

Ceux-ci, en apprenant qu'Aimée Joubert qu'ils croyaient morte était vivante, et de plus en plus dangereuse, avaient frissonné.

Les deux misérables se tenaient sur leurs gardes et redoublaient de prudence.

Le comte Yvan semblait avoir complètement disparu.

On ne le rencontrait nulle part ; on n'entendait point parler de lui.

Lartigues s'était vainement efforcé de suivre, ou plutôt de trouver sa piste, et croyait que depuis son départ du Grand-Hôtel, il était véritablement loin de Paris.

Maurice avait parlé du comte à sa mère.

Celle-ci avait reçu de la Préfecture la consigne de veiller sur le jeune Russe et de cacher sa demeure à tout le monde.

En conséquence, fidèle à la consigne donnée, elle répondit à son fils qu'elle ne savait rien, mais que selon toute vraisemblance Yvan Smoïloff voyageait.

Le comte absent n'était point à craindre.

Lartigues et Verdier se félicitaient de cette absence qui leur donnait du temps pour obéir aux ordres de Boris Romanzoff.

Maurice ne quittait guère l'hôtel de la rue de Verneuil où le retenaient à la fois ses projets matrimoniaux et la passion de Valentine qui, jalouse à l'excès, surveillait ses agissements auprès de Marie et lui défendait de faire sa cour d'une façon trop passionnée.

La jeune fille semblait calme, et sinon joyeuse du moins insouciance.

Cette insouciance et ce calme n'existaient qu'en apparence.

Marie cachait sous un masque placide son incurable douleur.

Elle se sacrifiait héroïquement pour son père, mais tout son cœur, toute son âme, toutes ses pensées appartenaient à Albert de Gibray, ou plutôt à son souvenir car elle croyait fermement qu'il n'existait plus.

Le comte Yvan, depuis le jour où nous l'avons vu s'installer chez le juge d'instruction, n'était sorti que bien rarement, le soir en voiture fermée.

Il voulait se soustraire aux tentatives dirigées contre lui, et de plus il se faisait un devoir de quitter Albert le moins possible.

Sous l'influence d'une médication nouvelle le jeune homme revenait rapidement à la vie. Tout éventualité funeste semblait écartée désormais.

Paul de Gibray tenait le jeune Russe au courant de ce qui se passait à la Préfecture de police.

Il savait qu'Aimée Joubert infatigable continuait et multipliait ses recherches, mais il savait aussi qu'elle n'obtenait aucun résultat, et de même que le magistrat il commençait à désespérer du succès final.

Depuis qu'Yvan avait appris par le petit baron Pascal de Landilly le rôle que Maurice Vasseur jouait à l'hôtel de la rue de Verneuil, il s'était senti pris d'une répulsion profonde pour le fils de la policière, à qui personnellement il n'avait rien à reprocher mais qui devenait le rival, par conséquent l'ennemi d'Albert de Gibray.

Il ne pouvait croire que Maurice, poussât l'impudence jusqu'à prétendre à la main de la fille de Valentine.

Le Russe n'admettait pas qu'un mariage fût possible entre Maurice Vasseur et Marie Bressolles.

Il était en outre convaincu de l'amour de Marie pour Albert et, ne soupçonnant point les motifs du dévouement sublime de la pauvre enfant, il ne mettait pas un instant en doute qu'elle refusât de se parjurer, et que s'étant promise à Albert rien au monde ne pût la décider à se donner à un autre.

En conséquence Yvan s'était bien gardé de parler, soit au juge d'instruction soit à son fils, de bruits qu'il regardait comme mensongers.

Un matin, cinq ou six jours après les déclarations faites à la maire de l'arrondissement par M. Bressolles et Maurice, le Russe, assis près d'une fenêtre de la chambre d'Albert, lisait un journal. Le jeune malade, ayant pris une potion ordonnée par Serge Iwanow, dormait d'un calme et profond sommeil.

Après avoir parcouru la partie la plus intéressante

du journal, Yvan Smoïloff laissa par hasard tomber son regard sur l'endroit de la troisième page où sont enregistrés au jour le jour les décès et les mariages.

Tout à coup il fit un bond sur sa chaise.

Les noms de Maurice Vasseur et de Marie Bressolles venaient de frapper ses yeux.

Dans le premier moment de stupeur il se crut le jouet d'une allusion.

—J'ai la berlue !... murmura-t-il. Je suis le jouet de quelque ressemblance de non...

Il regarda de nouveau, se convainquit bien vite que l'illusion à laquelle il s'efforçait de croire n'existait pas, et reprit :

—C'est impossible cependant ! Jamais je ne pourrai croire cela ! Lui, épouser Marie Bressolles ! Mais on la violente alors, on la trompe ! Pour qu'elle accepte ce mariage il faut qu'elle se croie devenue libre par la mort d'Albert... Si elle le savait vivant, cette enfant pure et loyale ne reprendrait pas une parole librement donnée !... Comment lui faire savoir qu'Albert n'est point mort... qu'il vivra... qu'il est sauvé, et que ce miracle, car c'est un miracle, s'est accompli pour elle, pour elle seule ?...

—Non, ce mariage ne se fera pas ! il ne doit pas se faire ! Je ne veux pas qu'il se fasse !... Mais par quel moyen l'empêcher ?

XXXVI

Après un instant de réflexion, le comte Yvan, les sourcils froncés, le visage sombre, reprit :

—Qu'est-ce après tout que cette Mme Rosier ?... Une femme de police aujourd'hui, jadis la femme d'un assassin... Ce sont là de tristes garanties... Ne sommes-nous point en face des agissements d'une mère qui veut à tout prix et par tous les moyens, même les moins avouables, faire une situation à son fils ?... Si cela est, je démasquerai la mère et le fils... Je rendrai impossible ce mariage qui serait la mort d'Albert... J'avertirai Marie Bressolles. Si je ne puis la voir je lui écrirai, et je trouverai quelque moyen de lui faire tenir ma lettre.

Le jeune Russe quitta la chambre du malade pour passer dans la sienne, s'habilla rapidement et sonna le valet de chambre de M. de Gibray.

—Je sors... lui dit-il. Mou absence sera courte... M. Albert est endormi... Si vous allez auprès de lui prenez des précautions pour ne point le réveiller.

—Bien, monsieur.

Le comte descendit, sauta dans une voiture qui passait à vide et se fit conduire rue Vavin chez Gabriel Servet.

Le peintre était dans son atelier.

—Soyez le bienvenu, dit-il en serrant la main du visiteur. Quel motif vous amène ?... Rien de fâcheux, j'espère ?... Albert ne va pas plus mal ?...

—Albert va mieux, et ce matin encore je croyais pouvoir répondre de lui, mais pendant que je fais tout pour le sauver, on cherche à le tuer...

Gabriel Servet eut un tressaillement brusque.

—On cherche à le tuer ! s'écria-t-il.

—Oui.

Comment ? Expliquez-vous !...

Le comte Yvan raconta ce qu'il venait de lire dans un journal, et ce qu'il supposait des moyens employés pour obtenir, ou plutôt pour violenter le consentement de Marie.

—Il faut prévenir Mlle Bressolles... dit vivement le peintre.

—J'y ai pensé déjà... répliqua le Russe. Il faut lui faire savoir qu'Albert est en pleine convalescence et qu'il ira bientôt, accompagné par M. de Gibray, demander sa main à son père...

—Ecrivez-lui tout cela...

—J'y suis parfaitement décidé, mais si vous ne venez en aide la lettre tomberait dans les mains de ceux qui veulent sacrifier la pauvre enfant... Bref ! j'ai besoin de vous...

—Vous avez besoin de moi ? répéta Gabriel très surpris.

—Oui.

—Je suis à votre disposition, mais je ne devine pas du tout comment je pourrai vous servir.

—Rien n'est plus simple... Simone étant la protégée de Marie Bressolles est reçue par elle... Marie lui fait ses confidences... Mettez-moi en rapport avec cette jeune fille.

—Vous avez raison, l'idée est excellente. C'est après-demain dimanche. Simone pourra sortir du pensionnat de Mme Dubief. Ecrivez-lui de se rendre ici.

—C'est ce que je vais faire à l'instant si vous le permettez ?

—Tenez, voilà tout ce qu'il vous faut.

En disant ce qui précède l'artiste désignait au Russe une petite table flamande sur laquelle se trouvaient encre, plumes, papier, enveloppes.

Yvan traça rapide ment ces quelques mots :

Paris, 18 mai.

Mademoiselle,

Au nom de l'affection que vous inspire Mlle Marie Bressolles, au nom de l'intérêt que vous éprouvez pour M. Albert de Gibray, venez à l'atelier de M. Servet, après demain dimanche, à midi.

Affectueusement et respectueusement à vous, mademoiselle.

Comte YVAN SMOÏLOFF.

Il mit sous enveloppe, ferma cette enveloppe à la gomme et demanda :

—L'adresse, je vous prie ?

Gabriel répondit :

—Mlle Simone, lingère, au pensionnat de Mme Dubief, rue de la Ville-l'Évêque... Je ne sais pas le numéro, mais l'indication du pensionnat suffit...

Le comte traça l'adresse.

—Merci... dit-il ensuite à l'artiste. Ce billet sera dans cinq minutes à la poste... Au revoir... A bientôt...

Il sortit, jeta l'enveloppe dans la première boîte aux lettres qui se trouva sur son passage et regagna la rue de Rennes.

Albert venait de s'éveiller.

Certes il demeurait encore bien pâle, bien amaigri, et cependant il suffisait de le regarder pour voir que la vie renaissait en lui.

En ce moment sa physionomie était soucieuse.

Yvan le remarqua du premier coup d'œil et lui demanda :

—Qu'avez-vous donc ? Souffrez-vous ?

—Moralement, oui...

—Pourquoi ?...

—Je viens de faire un songe inquiétant...

—Lequel ?...

—J'ai vu Marie en robe blanche, avec la couronne de fleurs d'oranger sur les cheveux... On la conduisait à l'église et de grosses larmes inondaient ses joues... Donc on la violentait et cela m'a fait peur.

Le comte essaya de sourire.

—C'était un rêve... répliqua-t-il.

—Sans doute... Mais souvenez-vous qu'un autre rêve m'avait averti du danger que courait Marie.

—C'est vrai, seulement aujourd'hui le danger n'existe pas... Je vous ai promis que Marie Bressolles serait votre femme... ne vous préoccupez donc point de vos rêves.

—Avez-vous fait parvenir à Marie de mes nouvelles ?

—Pas encore, Simone ira la visiter dimanche et lui dira combien vous allez mieux.

—Je voudrais voir Simone.

—Vous la verrez. Je la prierai de venir ici.

—Y consentira-t-elle ?

—J'en suis sûr.

L'entretien fut interrompu par M. de Gibray qui venait embrasser son fils.

La figure du juge d'instruction n'était plus sombre, car à chacune de ses visites il constatait une amélioration nouvelle dans la santé du convalescent.

Aussi éprouvait-il une reconnaissance sans bornes pour le comte Yvan auquel il attribuait ce résultat merveilleux et inespéré.

—Père, lui dit Albert, voyez comme je vais bien... il me semble que dans huit jours je pourrai faire le tour de la chambre.

(A suivre)